

Antoine

En arrivant aux Arrentès, Laure et sa mère sentirent la longue histoire des sapins vosgiens peser sur elles. Pas vraiment comme une chape de plomb, mais avec le sentiment qu'il ne fallait ni troubler ni décevoir cet endroit, cette forêt. Les branches des arbres pliaient sous le poids de la neige tombée en masse ces derniers jours. Une vision de carte postale. Laure avait déjà vu le centre mais c'était en été. Rien à voir. Sous la neige, c'était différent. La forêt lui paraissait plus hostile.

Elle venait pour son stage d'approfondissement et valider son BAFA. Une session avec la tranche d'âge des trois-six ans pendant les vacances d'hiver. Ce serait du sport à tous les coups, mais Laure aimait les défis. Et cet été, BAFA en poche, elle irait en Italie, à Trieste plus exactement. Elle avait déjà été « colon » dans ce centre italien. Hervé, le boss, lui avait promis de la prendre dans son équipe une fois qu'elle aurait validé toutes ses sessions. On y était, dernière ligne droite et en juillet, finis les sapins et les forêts vosgiennes, place au sable fin des plages de l'Adriatique !

Plongée dans ses souvenirs, elle n'entendit pas tout de suite sa mère lui dire :

— Je te laisse ma fille, avant que la neige retombe. Bon séjour !

Laure enlaça sa mère, prit ses sacs, et dit :

— Bisous m'man, à la semaine prochaine !

Elle regarda la voiture s'éloigner, puis reconnut la grosse voix de Jean-Pierre dans son dos :

— Alors ma belle, te revoilà parmi nous aux Arrentès ?

JP était le directeur du centre. Son physique impressionnait, mais tous ceux qui le connaissaient savaient que ce n'était qu'une façade. Son équipe d'animateurs pouvait toujours compter sur lui en cas de problème avec les jeunes. Il arrivait qu'un gamin ait besoin d'une petite soufflante pour que le séjour se passe au mieux pour tout le monde. On n'en arrivait rarement à cet extrême : la simple menace d'aller voir JP calmait les ardeurs des plus enflammés.

— Il y a des jeunes qui sont déjà arrivés. On vient de leur montrer leurs chambres avec Mathieu. Je te laisse les rejoindre, moi, je vais voir si le bus a bien démarré de la gare d'Épinal avec le reste de la troupe. À plus tard !

Il fila vers le bâtiment du réfectoire, où son bureau était installé.

Mathieu, c'était le chef des animateurs. Il ressemblait au Monsieur Jack de Tim Burton : très grand, très mince, avec des bras qui n'en finissaient pas. Laure ne l'avait jamais vu habillé autrement qu'avec un jean noir et un pull en laine noir et blanc.

Arrivée au chalet, Laure remarqua un petit garçon assis sur un banc, dans le couloir qui menait aux chambres. C'était un petit blond aux yeux bleus. Regard triste, distant : il observait l'invisible. Dans un mouvement de métronome, il tapait sa tête contre le mur, en serrant tellement fort son doudou que ses mains en devenaient pâles. Laure se plaça devant le petit garçon, tenta de capter son regard.

— Salut ! Comment tu t'appelles ?

Elle laissa passer quelques secondes, et ajouta :

— Moi, c'est Laure. Je suis là, pas très loin, si tu as besoin de quelque chose.

Elle se releva. Mathieu s'était rapproché :

— Je vois que tu as fait la connaissance d'Antoine. C'est un petit garçon qui vit en famille d'accueil. Il est arrivé il y a une heure. Ça fait huit mois que le gamin est dans cette famille, et il n'a pas encore dit un mot... Pas un putain de mot, tu te rends compte !

— Mathieu ! Langage ! murmura Laure.

— Personne ne m'a entendu, c'est bon !

Pourtant, quatre petites paires d'yeux restèrent rivées sur les deux animateurs.

Laure ne se fit pas prier pour faire la connaissance des autres petits vacanciers. Les deux animateurs terminèrent de pointer les affaires de chacun, puis Laure proposa une balade en forêt avant de prendre le goûter.

C'était une bonne idée. Mathieu laissa Laure partir avec les cinq enfants bien équipés pour résister au froid le temps d'une promenade dans la neige. Antoine n'avait pas rechigné à s'habiller mais ne quittait pas son doudou. Il l'avait placé dans son blouson, on ne voyait que les deux grandes oreilles de lapin qui dépassaient.

La petite troupe quitta le centre en empruntant un sentier couvert de neige que Laure avait en mémoire depuis l'été dernier. L'air était vif, presque mordant, et les enfants avançaient tout autour de Laure, de manière joyeuse et désordonnée. Certains traînaient les pieds dans la neige pour laisser des traces bien nettes, d'autres tentaient d'attraper les branches basses pour faire tomber la poudreuse sur les copains.

— On reste bien ensemble ! dit Laure d'une voix forte et rassurante.

Laure avançait d'un bon pas. La neige crissait sous ses bottes. Elle recompta les bonnets colorés : cinq. Tous les enfants étaient là. Antoine marchait en retrait, son regard orienté vers le sentier. Les autres enfants s'amusaient avec la neige. Laure en profita pour observer la forêt tout autour. Elle fit une grimace en voyant que le sentier qu'elle avait emprunté tant de fois l'été dernier disparaissait à présent sous la neige. Elle chercha des indices tout autour d'elle afin de se repérer : rochers, arbres remarquables, souches. Mais tout était devenu blanc.

— Restez près de moi les enfants !

Sa voix était devenue plus ferme. Elle continua à avancer, puis tourna là où le tronc penché d'un arbre lui rappelait un souvenir estival. Mais le paysage restait identique, trop identique. Le vent se leva d'un coup, embarquant avec lui une pelletée de neige qui vint glacer le visage de toute la troupe. Les enfants se regroupèrent tout près de Laure. On avança encore de quelques pas, puis elle s'arrêta franchement. Elle pivota et ne vit que des sapins et de la neige. Le ciel et le sol se confondaient dans un même blanc. Le cœur de Laure cogna plus vite dans sa poitrine. Elle avait l'impression de s'être trompée, mais se sentait obligée de continuer. Elle ne pouvait pas laisser le doute s'installer dans la tête des enfants. Elle reprit sa marche, se fabriquant une assurance. Les enfants avaient arrêté de jouer avec la neige, et plus aucun éclat de rire ne vint troubler le silence qui devint pesant. Laure recompta les petits bonnets : quatre... Quatre ?! Elle se retourna brusquement et aperçut la silhouette d'Antoine quelques mètres derrière le groupe. Il s'était arrêté et observait ses pieds. Il restait comme cela, immobile.

— Antoine ?

Il ne répondit pas, évidemment.

Laure se rapprocha, suivie par les enfants. Il n'avait pas bougé, ses yeux plantés dans la neige, le regard déterminé. Il semblait concentré.

— Qu'est-ce qu'il y a Antoine ?

Toujours pas de réponse. Au lieu de cela, Antoine s'accroupit, retira son gant très lentement. Ses petits doigts, tout rouges, montraient quelque chose.

— Je ne vois rien. Que veux-tu me montrer bonhomme ?

Il la regarda comme s'il la voyait pour la première fois, un regard intense, qui voulait dire quelque chose. Il montra du doigt et souffla sur la surface blanche.

Laure se pencha pour mieux voir. Une empreinte apparut. Comme une empreinte de petits pieds chaussés de bottes. Antoine lui saisit la manche, et l'entraîna un peu plus loin. Une autre trace. Puis une troisième, à moitié effacée mais c'étaient bien leurs empreintes ! Antoine leva les yeux vers Laure, lui prit la main, et dirigea tout le groupe en suivant consciencieusement les traces de pas. Elles formaient un sentier, pas tout à fait alignées, un peu désordonnées, mais un chemin tout de même. Le chemin du retour au centre !

Laure sentit une vague de soulagement emplir tout son corps, et un peu de honte aussi : elle s'était obstinée à avancer en cherchant des indices devant elle, mais pas à ses pieds...

— On... On va revenir sur nos pas finalement. Antoine a trouvé un super jeu : suivre nos empreintes de bottes pour retourner au chalet !

Dans sa voix, de la douceur et de la reconnaissance.

Les enfants marchaient en silence, ils étaient devenus des mini enquêteurs, concentrés sur les traces laissées au sol afin de les suivre sans se tromper. Antoine, de son pas calme et avec son observation minutieuse des lieux, inspirait la confiance et les enfants le placèrent naturellement en tête de groupe, comme un chef.

Laure resta un instant en arrière, observant les cinq petits lutins qui ne parlaient pas mais se comprenaient. Puis soudain, au détour d'une famille de sapins, on aperçut le bâtiment rectangulaire du réfectoire, et derrière lui, le chalet. Un cri de soulagement jaillit devant elle. Les enfants abandonnèrent le jeu des traces et coururent le plus vite possible jusqu'au centre. Tous sauf Antoine. Il se retourna vers Laure, et lui fit un large sourire. Un sourire qui illumina tout. Qui fit tomber la chape de plomb qui pesait sur les épaules de Laure depuis qu'elle pensait les avoir perdus en forêt.

Elle se rapprocha d'Antoine et lui demanda :

— Tu connais l'histoire du Petit Poucet ?

Aucun mot ne sortit de la bouche d'Antoine, mais son sourire décupla lorsqu'il entendit Laure parler du Petit Poucet.

— Tu as l'air de la connaître, fit Laure. Je la lirai aux autres ce soir, tu pourras m'aider à tourner les pages du livre si tu veux ?

Puis, le regardant dans les yeux, elle ajouta :

— Merci Antoine.

Laure vit alors les petites mains d'Antoine quitter son doudou pour venir lui agripper le cou. Les mots étaient inutiles : dans ce geste, tout était dit.

Ils arrivèrent en trottinant au réfectoire. Les autres enfants étaient déjà installés à table avec Mathieu, en train de prendre un goûter gargantuesque : brioche, chocolat, miel, pomme, cacao. Tout y était. Antoine et Laure se joignirent à la joyeuse troupe.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce raffut ? demanda JP, faussement plaintif.

Les enfants se figèrent. Alors JP arriva tout près de la table, et fit une grosse grimace, ce qui détendit l'atmosphère. Par imitation, Mathieu tira la langue, et les enfants partirent dans un fou rire communicatif. Sauf Antoine.

— Alors, cette balade en forêt ? demanda JP à Laure.

Elle regarda les enfants, s'attarda sur Antoine, puis fixa JP.

— J'ai failli nous perdre.

Sa voix tremblait, elle aurait voulu disparaître tellement elle avait honte d'elle, honte de son incapacité.

— Notre petit Antoine vous a ramené à bon port, c'est l'essentiel, dit JP.

Puis il alla s'accroupir près d'Antoine et dit de sa grosse voix caverneuse :

— C'est notre Petit Poucet des Arrentès ! Pour Antoine hip hip hip hourra !

Tout le monde reprit en cœur les paroles de JP. Et dans un moment d'accalmie, le rire d'Antoine éclata, comme un rayon de soleil transperçant le ciel d'hiver.